

MONSEIGNEUR BESSIEUX, L'APÔTRE DU GABON

Monseigneur Jean-Rémi Bessieux est né le 24 décembre 1803 près de Béziers, dans une famille catholique. Durant la révolution, son grand-père fut emprisonné après avoir été accusé d'abriter des prêtres réfractaires. Prêtre diocésain puis spiritain, Monseigneur Bessieux fut l'un des premiers missionnaires d'Afrique équatoriale, et particulièrement du Gabon, où il vécut durant plus de 30 ans.

En hommage à ce grand missionnaire, la maison de l'Institut du Christ Roi Souverain Prêtre à Montpellier a reçu son nom. Ci-dessous, quelques extraits du livre de sœur Marie-Germaine, Le Christ au Gabon, qui relate cette grande aventure missionnaire.

L'ARRIVÉE AU GABON

Sept Pères et trois Frères s'embarquent le 13 septembre 1843 à Bordeaux sous la conduite du Père Bessieux. Ils s'établissent provisoirement au cap des Palmes et l'évangélisation commence le 3 décembre 1843. Hélas, en moins de dix mois, la petite armée est dispersée, anéantie... De la généreuse pléiade, seul le P. Bessieux, destiné au Gabon, reste debout. Le navire chargé de venir le prendre au cap des Palmes, l'y oublie... trois mois !

Il débarque enfin au Gabon, en compagnie du F. Grégoire qu'il a recueilli au passage à Grand-Bassam. Le capitaine d'infanterie coloniale Brisset, commandant le poste, l'accueille très bien et lui fait monter sa petite maison de bois, derrière le fort d'Aumale. Le premier soin du Père est de prendre possession de cette pauvre terre qu'il place sous la protection des saints Anges, après l'avoir consacrée à leur Souveraine Maîtresse, sa « Mère toute puissante », son « Unique Espérance ».

C'est sur l'emplacement de ce modeste autel où le sang rédempteur coule pour la première fois en la Saint-Michel 1844, que le Père bâtira sa chapelle, là qu'il vivra, là qu'il mourra, là qu'il repose. La maison démontable fait eau de toute part, le missionnaire est inondé jour et nuit. Seuls, le crucifix et la statue de la Vierge sont épargnés ; il fallut couvrir le toit à la mode indigène... Une épreuve plus rude lui était réservée, celle de l'isolement spirituel le plus absolu. Depuis un an déjà, il est sans nouvelles de son supérieur et de ses frères de France. On le croit mort comme ses confrères. Un service funèbre a même été célébré pour le repos de son âme, et il est inscrit au nécrologe.

L'ŒUVRE MISSIONNAIRE

Sans se replier sur lui-même, le vaillant religieux se met résolument et tout de suite à l'œuvre, « comme s'il devait toujours rester là ». Il s'acharne à l'étude de la langue indigène, malgré les difficultés en apparence insurmontables. « J'avais bien, écrit-il, plusieurs personnes avec qui je m'entretenais en Mpongoué, mais aucune ne comprenait le français. J'avais des noms en quantité, mais jamais je n'accrochais les verbes. » Trois mois après son



Monseigneur Jean-Rémi BESSIEUX

- 24 décembre 1803 : Naissance à Vélioux dans l'Hérault, non loin de Béziers.
- 1818 : Entrée au séminaire de Castres.
- 13 juin 1829 : Ordination sacerdotale.
- 1830 : Curé de Minerve, professeur au petit séminaire de Saint-Pons.
- Août 1841 : Rencontre avec le vénérable Père Libermann à Paris.
- 1842-1843 : Noviciat à la Société du Saint-Cœur-de-Marie qui fusionnera en 1848 avec la Congrégation du Saint-Esprit.
- 28 septembre 1844 : Débarquement au Fort d'Aumale.
- 1848 : Vicaire Apostolique de la Sénégambie et des Deux-Guinées.
- 1876 : Mort à Libreville.

arrivée, il ouvre une école. Le voisinage des trois méthodistes américains, depuis trois ans dans la place, déchire son cœur, mais aiguillonne son zèle. Sa pauvreté ne peut lutter contre les 320 000 francs dont ils disposent annuellement !

Mais Dieu qui est pour lui, le fera triompher. Toutes ces difficultés n'abattent pas son courage. « Elles sont infinies, avoue-t-il, mais la constance triomphera de l'enfer. » Il les expose avec simplicité, non pour s'en plaindre, mais pour la gouverne de ses futurs collaborateurs. « À Dieu ne plaise, écrit-il le 29 juin 1845 au vénérable Libermann, que vous abandonniez cette pauvre Afrique. Si nous sommes faits pour les peuples délaissés, c'est ici notre place. » Malgré les deuils successifs qui avaient broyé son cœur, le vénérable Père se hâte de lui écrire pour le consoler, lui promettant un prochain renfort.

Cette réponse du 4 mai 1845 arrive à destination le 28 septembre 1845. Il y a juste un an que le P. Bessieux a débarqué au fort d'Aumale, deux ans qu'il a quitté la France ! Cette lettre lui dit la tendresse de son supérieur et surtout sa ferme volonté de ne pas abandonner l'Afrique. Tout réconforté, l'apôtre se remet à son saint labeur. Bien que toujours enchaîné par les enfants, il visite le plus possible les villages, en quête de moribonds à assister, de petits enfants à baptiser. Il travaille le Mpongoué avec plus d'ardeur, cherche à former des catéchistes et des interprètes, rêve d'un clergé indigène...

Du renfort arrive le 7 mars 1846. Mais l'épreuve se poursuit. Ces confrères si désirés sont à peine arrivés qu'ils sont contraints de repartir, et avec eux le F. Grégoire, tous malades. Cette fois, le P. Bessieux reste vraiment tout seul. « Seul ? Mais non, mon bien cher Père, écrit-il, je ne suis pas seul. Notre divin Maître est là. Je laisse la porte de son petit sanctuaire ouverte pendant la nuit. Sa lumière m'éclaire, sa douce présence me console. Il est le Maître et je dors en paix sous sa puissante sauvegarde. »

Notre-Dame-d'Août lui amène enfin les PP. Le Berre, Briot de la Maillerie et le F. Pierre. Lui-même vient les chercher à bord du bateau et les amène en pirogue. Il était

pâle, défait, méconnaissable. « A terre, ajoute le P. Le Berre, notre première visite fut pour le divin Maître qui occupait la chambre du milieu de la pauvre case de bois. Quelques enfants à qui le P. Bessieux avait déjà appris quelques mots de catéchisme et de français étaient tout l'espoir de la mission. » On visita ensuite les trésors du magasin... « Quelques pièces de tissu, du tabac en feuilles et... le coffre-fort, une petite boîte en fer blanc où il n'y avait qu'un misérable petit sou avec une image de l'Enfant Jésus couché sur la paille et cette inscription en grosses lettres : *Qui a Jésus, a tout !* »

LE RETOUR EN FRANCE ET LA CONSÉCRATION ÉPISCOPALE

La croix, un instant soulevée, retombe lourdement sur les épaules du saint religieux. Épuisé par les fatigues, les fièvres et une maladie du foie qui l'avait extrêmement affaibli, il doit confier sa chère Mission au P. Briot et rentrer en France (22 décembre 1846). Ce séjour en Europe n'aura éloigné ni le cœur, ni la pensée du vaillant missionnaire de ce Gabon où il vécut 25 mois.

Les loisirs forcés, il les emploie à perfectionner ses instruments d'évangélisation. Il fait imprimer à Amiens un essai de grammaire, un vocabulaire, un catéchisme, une traduction des Évangiles, le tout en langue « Mpongouée », travaux imparfaits sans doute, mais qui eurent le mérite de frayer ensuite la voie aux linguistes. Ces ouvrages témoignent de son intelligence des vrais besoins de l'apostolat. Il faut de toute nécessité connaître l'indigène et se mettre à sa portée au lieu de vouloir immédiatement le hausser à la sienne.

Au moment où il pensait enfin rejoindre son cher Gabon, il se voit rappelé d'urgence à Paris, probablement, écrivait-il au P. Lossedat : « pour donner quelques renseignements, en ma qualité de plus ancien missionnaire ». Quelles ne furent pas la surprise et l'émotion du P. Bessieux quand on lui remit les brefs par lesquels il était nommé Évêque de Gallipoli et Vicaire Apostolique de Sénégal et des Deux-Guinées.

Le bon religieux courba cependant le front. Il prit pour blason l'image de Marie et pour devise ces mots qu'il avait coutume d'écrire en tête de ses lettres : *Spes nostra, salve*. La consécration épiscopale lui fut donnée le 14 janvier 1849 dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, à Paris. Le 18 février, il s'embarquait à Toulon avec Mgr Kobès, son coadjuteur, plusieurs missionnaires et six religieuses de l'Immaculée-Conception.

LES LABEURS ET JOIES DE LA CHARGE APOSTOLIQUE

Le vicariat des Deux-Guinées était à bon droit considéré, non seulement comme le plus étendu mais encore comme le plus difficile, vu la variété des races et des tribus et par conséquent des idiomes, la difficulté de communication et l'insalubrité du climat. Il arrive



au début d'octobre à Libreville où on l'accueille avec les démonstrations de la joie la plus sincère.

Mgr Bessieux reprend sa tâche. Mais tout à coup la dysenterie l'arrête et le remet aux portes du tombeau. Malgré les soins qui lui sont prodigués sur l'*Adour*, les médecins concluent à l'urgence d'un retour immédiat en Europe. Rien ne pouvait être plus pénible au zélé prélat. Il se soumet cependant avec la simplicité qui le caractérise en toutes circonstances. « Si vous m'envoyez, j'irai » se borne-t-il à répondre. Et il repart. Comme toujours, ses voyages sont encore employés au service de la Mission dont il porte les intérêts aux pieds de Pie IX.

Quand Mgr Bessieux peut enfin rentrer à Libreville, l'ère des grandes épreuves semble close. On voit désormais le prélat, sa messe dite, partir pour la forêt une pioche sur son dos, une hache à la main. Au chant des psaumes et des hymnes sacrées, il défriche les broussailles, arrache les herbes, plante. Et cette terre inculte, arrosée de ses sueurs, se transforme peu à peu en une magnifique plantation. Ce fut lui qui creusa le premier puits des sœurs à Libreville, lesquelles ne pouvaient plus prendre de cette eau sans songer avec émotion à toute la peine prise en cette circonstance par leur bon évêque.

Ces travaux manuels ne nuisent d'ailleurs nullement aux autres œuvres. Les élèves affluent à l'école. Lui-même se charge d'apprendre le latin à six des plus intelligents. Avec quelle joie l'apôtre zélé assiste-t-il à ces développements !

Mais aussi avec quelle sérénité il subit les vicissitudes qui semblent au fur et à mesure saper son œuvre. Il est en France quand il apprend l'incendie qui a dévoré la chapelle et la plus grande partie des bâtiments. Pas un mot de découragement. « Avec la grâce de Dieu, nous travaillerons à relever ces ruines et à reconstruire un abri pour nos enfants. » On reconstruit en effet, mais cette fois en pierre. Le 8 septembre 1863, Mgr Bessieux pose la première pierre de la chapelle actuelle qu'il bénira solennellement le 5 août 1864, en la fête de Notre-Dame-des-Neiges. En juin 1871, il consacre son vicariat au Sacré Cœur.

LES DERNIERS JOURS DE MGR BESSIEUX

Depuis 1866, la santé de Mgr Bessieux déclinait. Le 30 avril 1876, se sentant plus fatigué, après avoir communié comme à l'ordinaire, il se retire dans sa petite chambre et s'étend sur sa couche. On l'y trouve mort peu après, tenant encore le crucifix qui a reçu son dernier soupir et son dernier baiser. Cette mort, toute paisible et solitaire, répondait aux aspirations du vénéré prélat. C'était le 2^e dimanche après Pâques, dont l'évangile tout entier semblait une exhortation de cet autre bon Pasteur à son troupeau de prédilection.

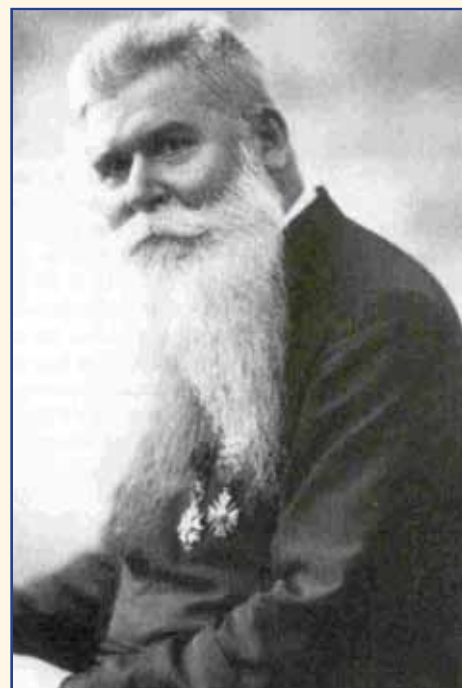
Le fondateur de l'Église du Gabon repose à Sainte-Marie devant la chapelle, sous le regard maternel de la Vierge qu'il aimait tant. Il semble encore monter la garde auprès de cette Mission qu'il avait créée, édifiée, sanctifiée de son vivant et qu'il continue à vivifier et à protéger silencieusement depuis.

LETTRE DU PÈRE BROTTIER À SON ÉVÊQUE

Né en 1876, Daniel Brottier reçut la soutane à 16 ans et fut ordonné en 1899, à 23 ans. Il émet des vœux chez les spiritains en 1903 et part pour Dakar en 1906. Il y fonde de nombreuses œuvres pour enfants, malgré sa santé fragile qui l'oblige à rentrer en Europe en 1911.

Décoré à cinq reprises en qualité d'aumônier militaire pendant la Première Guerre Mondiale, où il vécut toujours en première ligne, il est nommé Vicaire Général de l'archevêque de Dakar, Mgr Jalabert, en charge de collecter des fonds en France. Il a ainsi grandement contribué à l'édification de la Cathédrale du Souvenir Africain, à Dakar. C'est après-guerre qu'il reprend l'œuvre des orphelins-apprentis d'Auteuil. Il meurt épuisé en 1936.

Le 25 novembre 1984, le Pape saint Jean-Paul II a proclamé Daniel Brottier bienheureux. La maison de Mayumba a été placée sous sa protection.



Monseigneur,

Je suis prêtre, j'ai vingt-sept ans et un peu de bonne volonté. Pour les aptitudes, je n'ai jamais guère brillé d'aucun genre.

Servir, c'est n'être plus soi. C'est n'avoir presque pas de droits, c'est ne point connaître son intérêt propre. C'est en tout cas le sacrifier toujours à l'intérêt général. C'est penser, vouloir, agir en fonction des autres.

Cette vie de missionnaire, je l'ai toujours envisagée comme la vie d'un homme qui veut se sacrifier et s'immoler pour le salut des âmes, vite ou goutte à goutte, qu'importe ?

Si cependant il m'était permis d'exprimer une préférence, ce serait pour la première éventualité. C'est vous dire, Monseigneur, que la tête ne me tient point trop sur les épaules. J'ai du reste de bonnes raisons pour cela.

Je ne voudrais pas être trop présomptueux, mais si vous avez un poste plus périlleux, où il faille risquer quelqu'un, je vous dis simplement : « Me voici ».

Père Brottier